

L'émergence du *mal francese* à Ferrare à la fin du XVe siècle

à partir de chroniques locales de l'époque

JON ARRIZABALAGA

Dans l'Italie de la fin du XVe siècle, récits et chroniques, abondent en événements surnaturels et désastreux (crues, tremblements de terre, pestes, famines, guerres, etc...) apparus dans ce pays au cours des années 1490¹.

Toutes ces sources, et en particulier celles de l'Italie du Nord et du Centre, soulignent l'aspect terrible des mois qui ont suivi octobre 1495, lorsque le roi de France, Charles VIII, qui avait envahi l'Italie un an auparavant, se retira avec la plus grande partie de son armée². En fait il semble qu'au cours de l'automne et de l'hiver 1495-1496, les conditions météorologiques aient été particulièrement mauvaises dans toute l'Italie. La combinaison d'un froid intense, de violentes tempêtes de neige, et de brusques variations de température entraîna une grave inondation générale au cours de laquelle la plupart des rivières italiennes quittèrent leur lit. En outre, il y eut en certains endroits de violents tremblements de terre. Ces catastrophes naturelles, qui se produisaient dans un pays déjà épuisé par la guerre et le chaos social et politique qui en découlait, finirent par entraîner une grave pénurie alimentaire. Tout cela entraîna une recrudescence de la pauvreté et de la famine, sans compter l'apparition de maladies pestilentiennes³. Témoin compétent de la situation, le médecin florentin Antonio Benivieni décrit en ces termes la dramatique condition sanitaire de l'Italie :

"Au cours de l'année 1496, presque toute l'Italie fut frappée par une famine si grave et générale que partout beaucoup de personnes mouraient dans la rue et sur les places, et que bien d'autres étaient victimes de maladies diverses pour avoir consommé une nourriture de mauvaise qualité... Nous vîmes également des femmes entraîner avec elles dans la mort les enfants contaminés qu'elles nourrissaient"⁴.

Au cours de l'année 1496, des sources locales commencèrent à rapporter l'existence d'une maladie jusqu'alors inconnue de la plupart des Italiens. Parmi les nombreuses appellations utilisées pour désigner ce nouveau fléau, celle de *mal francese*⁵ – ou *morbus gallicus* dans la version latine employée par les médecins de la faculté et les philosophes naturels – l'emporta bientôt,

puisque les gens établissaient un lien entre cette maladie et les envahisseurs français qui avaient apporté tant de calamités sur leurs terres.

Je n'ai pas l'intention ici de débattre d'un sujet aussi rebattu que celui des origines du *mal francese*, fléau que les spécialistes d'histoire de la médecine ont traditionnellement assimilé à la maladie connue aujourd'hui sous le nom de syphilis. C'est là une question difficile, rattachée en premier lieu au problème délicat, qui reste sans réponse satisfaisante, de l'apparition de la syphilis en Europe, et en dernière analyse à l'histoire des tréponématoses humaines⁶.

Je m'intéresse plutôt à la façon dont le *morbus gallicus* fut perçu et aux réactions qu'il entraîna à Ferrare au cours des cinq années qui suivirent son apparition (1496-1500). C'est, je le pense, au moyen de modèles spatio-temporels de ce type que nous pouvons mieux appréhender le comportement des sociétés du passé face à des maladies nouvelles, et en comprendre les raisons. Je vais donc étudier les premières informations concernant le *mal francese* telles qu'elles apparurent dans les récits et chroniques de la ville de Ferrare à la fin du XVe siècle. Cette ville du Nord-Est de l'Italie était alors – avec ses 30 000 habitants – la cité la plus importante du delta du Pô, et la capitale d'un petit duché sur lequel régnait depuis 1332, la dynastie des Este, bien que ce territoire fut revendiqué en permanence par la papauté⁷.

Parmi les nombreuses sources utilisées, les plus importantes sont deux chroniques écrites par des habitants de Ferrare : l'une par un homme de loi appelé Bernardino Zambotti, l'autre, par un anonyme⁸. Les positions radicalement différentes des deux auteurs reflètent des aspects très distincts de la même réalité. En fait l'homme de loi Zambotti appartenait à une famille bourgeoise de Ferrare comprenant plusieurs notaires, apothicaires et médecins. La chronique abonde en nouvelles de la cour, obtenues essentiellement grâce à ses relations amicales avec son cousin Zaccaria Zambotti, l'un des médecins du duc Ercole d'Este; cependant, elle n'apporte que peu d'informations sur la ville de Ferrare, puisque Zambotti en était souvent absent⁹. Au contraire, l'auteur anonyme de la seconde chronique était sans doute un modeste commis aux subsistances rapportant nombre d'informations sur la vie quotidienne à Ferrare¹⁰.

LES TEMOIGNAGES

Comme dans la plupart des villes italiennes, il n'est pas fait mention à Ferrare du *morbus gallicus* avant 1496, le premier signe en provenance de cette ville étant un ordre de paiement ducal d'un montant de quatre livres marquisines au maître chirurgien Giovanni Giusti "comme appointements pour le traitement et la guérison du mal français", en date du 13 octobre de cette même année¹¹.

Cela donne à penser que le *morbus gallicus* était alors déjà présent à la cour d'Este, bien que la brièveté du texte nous empêche pour l'instant de formuler de plus amples commentaires. Cependant, ce n'est pas avant décembre 1496, que des mentions de cette maladie apparurent pour la première fois dans les chroniques et journaux de Ferrare. Selon la chronique d'Este de fra Paolo de Lignago, c'est au cours de ce mois que le *mal francese* commença à Ferrare¹². Environ à la même période, la chronique de Ferrare de Bernardino Zambotti faisait aussi référence à ce mal pour la première fois. Dans un développement plus long et plus précis, il affirmait :

"(1496) Décembre (...) Le *mal francese* est apparu chez bon nombre de personnes dans cette région et aussi partout en Italie ; cette maladie (*male*) semble être incurable puisque c'est la maladie de saint Job, et elle se trouve chez des hommes faisant cela avec des femmes aux vulves infectées. La plupart de ces hommes en meurent; ils souffrent de rages des os et des nerfs, et ont le corps recouvert d'énormes pustules"¹³.

Ce passage reflète bien l'atmosphère d'inquiétude qui existait à Ferrare devant l'apparition d'une maladie inconnue qui s'étendait rapidement à travers la région et toute l'Italie. Il ne fait aucun doute que son nom l'associait à la puissance dévastatrice de l'envahisseur. Zambotti soulignait également qu'elle était incurable parce qu'étant (d'après lui) la maladie du patriarche Job, et il relevait son taux de mortalité particulièrement élevé. En outre il faisait ressortir ses caractéristiques cliniques les plus significatives. Enfin, sa perception des causes du *mal francese* soulève des problèmes herméneutiques qui doivent être étudiés de façon approfondie.

Si l'on admet que le mot *mona* signifie en vénétien, organes génitaux féminins, la vulve ou *natura*¹⁴, une traduction littérale du texte de Zambotti serait que la syphilis provient "d'hommes faisant cela avec des femmes aux vulves infectées" (*per li homini hanno a fare con donne in mona*).

Au premier abord, on pourrait penser que cette phrase est une simple allusion aux rapports sexuels entre les hommes et les femmes. Mais dans ce cas, elle semblerait redondante, puisque les sources d'époque – qui avaient pour habitude de traiter avec tact et pudeur ce genre de sujet – avaient en général recours à des euphémismes tels que que "Faire usage des femmes", "Faire cela avec une femme" ou à des termes techniques comme "coït" ou relation sexuelle. On doit, par conséquent, en déduire que le fait de mentionner les organes génitaux externes suggère une forme particulière de relation sexuelle, sans doute le *cunnilingus* – pratique orale illicite pour la morale chrétienne de l'époque, étant donné qu'il s'agissait d'un acte contre-nature (hypothèse A)¹⁵.

Il est également possible que le terme de *mona*, c'est-à-dire vulve, ait été une synecdoque pour la menstruation. Dans ce cas, on pourrait la considérer comme une tentative pour attribuer à cette nouvelle maladie la même origine que celle des bébés lépreux, c'est-à-dire les relations sexuelles de la mère au cours de la menstruation¹⁶. Cela signifierait que le *mal francese* provient de la rupture d'un tabou religieux de la tradition judéo-chrétienne (hypothèse B)¹⁷.

Par ailleurs si l'on admet que les expressions "*andare in mona*" et "*mandare in mona*" signifient "aller entraîner (quelqu'un) à la ruine morale ou matérielle", on peut avancer une troisième interprétation (hypothèse C)¹⁸. Elle donne également une connotation morale à cette nouvelle maladie puisque l'on admettait qu'elle était contractée par des hommes ayant eu des relations sexuelles avec des "femmes de mauvaise vie" (*donne in mona*)¹⁹. Nous pourrions d'ailleurs nous demander qui étaient, pour Zambotti, ces femmes de "mauvaise vie" ou viles.

Nous pouvons admettre le fait que ces expressions s'opposent à "femmes honnêtes et moralement pures". Selon Rossiaud, qui a étudié la prostitution dans le sud de la France au cours de la même période, l'expression "femmes viles" englobait sans distinction toutes les femmes qui n'étaient pas pures, c'est-à-dire les élégantes, les coquettes, les courtisanes et les prostituées. Les historiens s'accordent à dire qu'au cours des dernières décennies du XVe siècle, les autorités civiles et ecclésiastiques du Sud de la France réagirent de plus en plus vigoureusement contre un effondrement de la moralité. Le contrôle de la prostitution devient alors un objectif prioritaire dans la quête d'un nouvel ordre moral qui finit par prévaloir au milieu du XVIe siècle²⁰. Le même phénomène peut apparemment s'appliquer à l'Italie du Nord de l'époque²¹. En fait dans la *crida* adressée à ses sujets le 3 avril 1496 et qui contenait plusieurs dispositions pour assurer la décence ainsi que de sévères punitions à l'encontre des contrevenants, le duc Ercole d'Este incluait la prostitution parmi les délits les plus durement réprimés, avec le blasphème, la sodomie, les jeux de hasard, le concubinage et le proxénétisme²².

Ce n'est pas avant le 4 février 1497 que l'auteur anonyme de l'autre chronique de Ferrare fit mention pour la première fois du *mal francese*. A cette date, il rapportait qu'arrivant du royaume de Naples :

"... Monseigneur d'Aubigny, Français, est apparu à Ferrare souffrant d'une certaine maladie appelée *male francese* qui entraîne de graves douleurs et fait apparaître de durs bubons sur tout le corps ; il s'agit d'une maladie très grave qui sévit depuis un peu plus d'un an, et que les médecins ne savent comment traiter."²³

Ce rapport ne pourrait être plus significatif : la première victime connue du *mal francese* à Ferrare était un officier supérieur de l'armée de l'invasisseur. En vérité, il s'agissait de Bernard Stuart (1447-1508), troisième seigneur d'Aubigny, qui avait été nommé gouverneur de Calabre et lieutenant-général de l'armée française par Charles VIII en 1495²⁴. D'Aubigny, cité par Francesco Guicciardini dans sa *Storia d'Italia* comme victime d'une *lunga infermita* pendant la majeure partie de la campagne d'Italie²⁵, organisa la retraite de l'arrière-garde française à partir de la Calabre à la fin de 1496, et traversa les villes de Florence, Bologne, Modène, Ferrare et Milan. Plusieurs témoins rapportèrent son passage dans ces villes,

et soulignèrent tous son mauvais état de santé. En outre, au contraire de Guicciardini, la plupart ne cachèrent pas la cause de sa maladie mentionnée sous le terme de *mal francese*. D'Aubigny, qui fut pendant dix jours l'hôte du duc d'Ercole d'Este à Ferrare, quitte finalement Milan pour la France à la fin du mois de Mars²⁶. Le ton de la description suggère que la maladie était totalement inconnue de l'auteur anonyme de la chronique, qui semblait en parler par oui-dire. Néanmoins, il semble avoir été bien informé à son sujet, puisqu'il en connaissait la gravité, le fait que les premières victimes soient apparues un peu plus d'un an auparavant, et l'impuissance du monde médical devant elle.

Il ne faut pas négliger le fait que cette première référence au *mal francese* dans la chronique anonyme apparut deux mois après la première mention dans celle de Zambotti. Etant donné la condition sociale de son auteur anonyme, le passage cité plus haut suggère que ce mal restait inconnu de la population de Ferrare jusqu'au début de février 1497, si bien que les deux rapports précédents (déjà cités) sur le *mal francese* à Ferrare peuvent en fait avoir reflété sa "découverte" médicale à la cour ducale. Début avril 1497, deux mois après l'arrivée à Ferrare de d'Aubigny, la chronique anonyme signalait que "se répand à Ferrare une maladie appelée *mal francese* ou maladie de Saint-Job, que les médecins ne savent traiter"²⁷. Cela signifie que pour son auteur, c'est seulement à ce moment que le *morbus gallicus* s'étendit dans Ferrare. En outre, il insistait sur le fait que cette nouvelle maladie causait chez les médecins une confusion notoire. De même il assimilait pour la première fois le *mal francese* au *mal de Sancto Job* comme Zambotti l'avait fait dès le départ.

Quelques jours plus tard, le 11 avril, la chronique anonyme annonçait que le cadavre d'un homme accusé de vol et de meurtre et pendu à Ferrare était confié aux "médecins pour être disséqué dans le but de découvrir d'où provenait le *mal francese* puisqu'il souffrait de ce mal"²⁸. Ceci est à ma connaissance la première autopsie documentée d'une victime de ce mal faite à Ferrare. Bien qu'il n'y eut pas d'autre détail concernant les circonstances qui l'entouraient, cette autopsie ne pourrait être pratiquée qu'avec l'autorisation du duc Ercole²⁹. En fait, il devait s'agir de l'autopsie pratiquée à la demande des participants d'un débat médical tenu à Ferrare quelque temps auparavant sur les instances du duc Ercole d'Este qui, probablement inquiet de la rapide propagation du *morbus gallicus* à sa cour et dans ses possessions, avait invité plusieurs professeurs de la faculté de médecine à Ferrare à débattre au sujet de cette maladie. Le but de cette discussion académique était d'ailleurs d'éclairer la nature et le traitement d'une maladie aussi étrange, qui se répandaient à grande vitesse, et dont l'apparente incurabilité plongeait les praticiens dans la confusion. L'objet de la dissection, qui dut avoir lieu peu de temps après le débat, était de découvrir si cette maladie causait également des lésions aux "membres internes" comme le soutenait l'un des participants³⁰.

En novembre 1497, la chronique anonyme rapportait qu'Alfonso d'Este, le fils puîné d'Ercole et l'héritier du duché, souffrait de cette "maladie rare et inconnue des médecins" qui affligeait "un grand nombre de personnes dans toute l'Italie"³¹. C'était la première mention, dans les journaux de l'époque, d'une victime du *mal francese* parmi les membres de la cour d'Este. Plus d'une année s'était alors déroulée depuis que l'information précédemment citée, concernant un paiement ducal à un maître chirurgien pour ses services rendus au sujet de ce mal, avait fait naître des soupçons sur la présence de victimes de cette nouvelle maladie à la cour d'Este. Ainsi, la nouvelle rapportée par la chronique anonyme en novembre 1497 ne signalait pas seulement la date à laquelle Alfonso d'Este avait contracté la maladie, mais apportait confirmation du fait que la connaissance de la nature même de ce mal avait dépassé les limites de la cour et était devenu publique à Ferrare. Les deux chroniques s'accordaient d'ailleurs sur le fait que le *mal francese* était infailliblement fatal dans tous les cas : "celui qui la contracte en meurt". Comme la chronique anonyme le soulignait également, le sentiment que cette maladie se transmettait par contagion vénérienne n'était pas inconnu dans plusieurs couches de la population de Ferrare : "l'homme qui en souffrait la transmettait à une femme lorsqu'il avait des relations avec elle; et la femme qui en souffrait la transmettait de même à l'homme"³².

Apparemment, la notion que cette maladie se contractait au niveau individuel par des relations sexuelles entre un homme qui était contaminé et une femme en bonne santé, ou vice-versa, contraste avec la thèse de Bernardino Zambotti selon laquelle le *morbis gallicus* avait des connotations morales puisque provoqué par des contacts sexuels qui, comme le montrent toutes les interprétations vraisemblables de ce témoignage, étaient considérés comme illicites. Sur ce point, on trouve un contraste frappant entre l'attitude gynophobique – qui correspond à la philosophie naturelle aristotélicienne et thomiste si répandue en Europe à l'époque – d'un Zambotti, pour lequel les femmes se trouvaient toujours à l'origine du *mal francese*, et le traitement du sujet par l'auteur de la chronique anonyme, pour lequel les deux sexes pouvaient se transmettre réciproquement la maladie par contagion vénérienne. Un mois plus tard, le 3 décembre 1497, la chronique de Zambotti – dont l'auteur se trouvait rapidement informé des affaires privées de la cour d'Este par son cousin Zaccaria – signalait les stigmates du *mal francese* sur l'un des membres de la famille d'Este. C'est à l'occasion de la mort d'Anna Sforza, l'épouse d'Alfonso d'Este, que Zambotti rapporta son absence à l'enterrement "car si sérieusement atteint par le *male franzoxe* et la fièvre quarte qu'il a le corps entièrement couvert de pustules au point de plus avoir d'apparence humaine"³³. De toute évidence, après l'absence d'Alfonso lors d'une telle manifestation publique, la nature de son mal ne fut plus un secret pour personne à Ferrare.

Au cours des années 1498 et 1499, plusieurs sources extérieures à la cour d'Este se firent l'écho de la persistance et de la gravité du *male franzoso*

d'Alfonso. Ainsi, l'ambassadeur vénitien Marino Sanuto, s'appuyant sur un témoignage direct et digne de foi, notait dans son journal au début de février 1499 que la "santé d'Alfonso était lamentable" du fait de cette maladie. Sanuto insistait sur le fait que les médecins s'inquiétaient fort de l'état des mains du patient, puisqu'ils "avaient conclu qu'elles (ses mains) contracteraient la lèpre ou le cancre"³⁴. Un mois auparavant, janvier 1499, la chronique anonyme rapportait que trois fils du duc Ercole, Alfonso, Ferrante et Sigismondo, souffraient alors du *mal francese*. La même source insistait à nouveau sur l'impuissance des "médecins et de leurs drogues" à traiter une maladie dont les victimes "souffrent pendant quatre années sans pouvoir en guérir" et "dont le monde entier semble être affecté, comme chacun le sait (*ut palam dicitur*)"³⁵. Un peu plus loin, la même source signalait que Sigismondo d'Este venait d'arriver à Ferrare en provenance de Milan "totalement infecté par le *mal francese*", le 13 mars 1499³⁶. A nouveau, en décembre de cette même année elle rapportait que ce même fils du duc Ercole était "malade du *mal francese*"³⁷.

Ces témoignages de 1499 sont les derniers dans les deux journaux de Ferrare concernant le *mal francese*. Il semble que tout en continuant à causer beaucoup d'affliction, la nouvelle maladie soit devenue, quatre ans après son apparition, presque banale à Ferrare. Apparemment, d'une affaire privée cachée sous l'ombre d'un tabou, elle était devenue une calamité publique, une de plus, que les contemporains affrontaient avec résignation; et tout ceci sans faire de cas de la confusion, clairement perçue par les gens du peuple, que le *morbus gallicus* continuait à provoquer chez les praticiens.

Comme dans la plupart des villes italiennes, les préoccupations des autorités au sujet du *mal francese* se firent si rapidement à Ferrare qu'en mai 1501, la cité engagea maître Ferrante de S. Domenico "pour opérer sur des nombreuses et diverses maladies, et par dessus-tout la maladie de ceux qui ont été contaminés par les parties inférieures"³⁸. En mars 1505, peu de temps après être devenu le nouveau duc, Alfonso d'Este, qui sans aucun doute se trouvait plus que sensibilisé dans sa propre chair au *mal francese*, donna à la *Confraternità di San Giobbe* le privilège de collecter des fonds par tout le duché pour ériger un *spedale dei franciosati*"³⁹. La même année, un certain "Zan Jacomo de Padoa, médecin du *mal francese*, résident à Ferrare" adressa une requête au duc d'Este, dans laquelle il se présentait comme "un serviteur très loyal de son souverain"⁴⁰. Cela signifie qu'en 1505 la ville de Ferrare entretenait au moins un médecin attaché en particulier aux victimes de cette maladie, d'une manière tout à fait semblable aux célèbres "médecins de la peste" du Moyen Age.

CONCLUSIONS

Il y a quelque temps, Lauro Martines affirmait que "la vie du peuple italien en tant qu'histoire centrée autour de villes-Etats prit fin en 1494",

conséquence de l'invasion conduite par le roi Charles VIII de France⁴¹. Bien qu'à l'époque, personne ne pouvait imaginer l'importance des dangers extérieurs auxquels l'Italie se trouvait confrontée, le fait demeure que cette invasion étrangère eut lieu au milieu d'une crise socio-politique profonde et générale dont les Italiens étaient fort conscients. C'est dans cette crise grave que nous devons chercher les indices permettant de comprendre pourquoi, quels que furent les fondements objectifs, les nombreux prodiges et calamités qui se produisent dans l'Italie de l'époque (d'après les registres contemporains) furent ressentis de façon douloureuse.

Nous avons vu dans les pages précédentes, dans quelle mesure l'émergence du *mal francese* dans la ville de Ferrare au XVe siècle fut perçue de façon différente par des auteurs de chroniques de l'époque. Je me suis particulièrement intéressé à leur analyse des causes de cette maladie.

En fait, alors que le bourgeois Zambotti, très lié à la cour du duc d'Este, rapportait la présence du *mal francese* dans la région de Ferrare et par toute l'Italie en décembre 1496, l'officier anonyme des ressources ne mentionnait pas la nouvelle maladie avant 1497, précisément à l'occasion de l'arrivée à Ferrare du commandant en chef de l'armée française, Bernard d'Aubigny, présenté comme sérieusement atteint par cette affection. Étonnamment, bien que la chronique de Zambotti se fit aussi l'écho de l'arrivée de d'Aubigny à Ferrare⁴², il ne mentionnait point le fait qu'il était victime de cette maladie; il ne signala pas celle d'Alfonso d'Este avant décembre 1497, un mois après la chronique anonyme, et au moment où tout Ferrare savait qu'il souffrait du *mal francese* puisqu'il n'avait pas assisté aux funérailles de son épouse. Le *mal francese* avait pour Zambotti des connotations morales – dans chacune des trois interprétations (toutes gynophobiques) que l'on pouvait attribuer au passage cité et abondamment commenté ci-dessus – puisqu'il liait l'impureté physique du *mal francese* à l'impureté morale d'une pratique sexuelle illicite parce qu'elle n'était pas "naturelle", elle cassait le tabou des rapports sexuels au cours des règles, ou avec des femmes "de mauvaise vie".

Au contraire, la chronique anonyme suggérait, clairement, dès la fin de 1497, l'idée d'une contamination vénérienne entre les deux sexes, sans distinction.

Enfin j'aimerais avancer deux hypothèses pour expliquer un tel contraste dans l'analyse entre les deux chroniqueurs masculins de la ville de Ferrare.

Tout d'abord, il ne faut pas oublier que le duc Ercole d'Este restait neutre face à l'invasion française qu'il considérait d'ailleurs avec complaisance⁴³. Néanmoins, alors que la cour et les cercles d'intimes connaissaient l'intérêt de cette neutralité, la population du duché d'Este supportait inévitablement les conséquences d'une armée de mercenaires traversant son territoire : destruction de récoltes et violences, y compris la mort de paysans. En outre, il faut évoquer le problème du "réarmement moral" à la fin du XVe siècle. On pourrait sans aucun doute appliquer les thèses de Rossiaud et d'Otis sur

l'Occitanie à Ferrare à la même époque. Effectivement, une attitude de plus en plus favorable au "réarmement moral" fut sensible dans la politique du duc d'Ercole au cours des dernières décennies du XVe siècle. Cette attitude se propagea peu à peu de la cour aux autres groupes sociaux du duché. Comme le suggère le témoignage de la chronique anonyme, au cours des dernières années du XVe siècle, ces derniers se tinrent encore à l'état de cette nouvelle attitude, du moins en ce qui concernait leur perception du *mal francese*.

(Traduction française :

Hélène Goger-Beaupertuis, Jean-Christophe Coffin et F.-O. Touati)

NOTES

Je remercie Jole Agrimi et Montserrat Cabré pour leurs suggestions. Je suis aussi redevable à Andrew Hastings pour la révision de la version originale de ce texte.

*Cette communication s'inscrit dans le cadre du projet de recherche PB 89-0066 DGICYT ("Ministerio de Educación y Ciencia" soutenu par l'Espagne.)

**Dpto. de Historia de la Ciencia, C.S.I.C., Egipcíacas 15, Barcelona (Espagne)

¹ Sur ce point, voir : A. CORRADI, *Annali delle epidemie occorse in Italia dalle prime memorie fino al 1850*, Bologna, Memorie della Società Medico-chirurgica di Bologna, 1865-1892 (facsimile reprint : Bologna, Forni, 1972), 5 vols. : vol. I, p. 338-60; vol. IV, p. 212-54; vol. V, p. 265-74.

² Sur l'invasion de l'Italie par Charles VIII et ses conséquences voir : L. von PASTOR, *The History of the Popes...*, London: Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., 1891-1953, 40 vols. : vol. V, p. 434-81; C.M. ADY, "The Invasions of Italy", in G.R. POTTER, éd., *The New Cambridge Modern History, vol. 1 : The Renaissance, 1493-1520*, Cambridge Univ. Press, 1967, p. 343-67; J.R. HALE, "Wars of Italy", in J.R. HALE, éd., *A Concise Encyclopaedia of the Italian Renaissance*, London : Thames and Hudson, 1981, p. 345-7

³ Sur ces circonstances, en particulier les inondations, voir : N. LEONICENO, *Libellus de epidemia quam vulgo morbum gallicum vocant, Venetiis* : Aldus Manutius, 1497, signats.d1r-d1v. Sur les inondations romaines: L. von PASTOR, *ouv. cité* n. 2, vol. V, p. 475-81. Sur le déclenchement des maladies pestilentiellles, voir : A. CORRADI, *ouv. cité*, n. 1, vol. 1, p. 349-53; vol. IV, p. 228-40 ; vol. V, p. 269-71

⁴ A. BENIVIENI, *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum, causis (Parisiis) : apud Christianum Wechel, observatio LVII (Fames valida)*, fol. 12v : *Cum universam pene Italiam anno salutis nonagesimo sexto supra millesimum quadringentensimum tam ingens ac valida fames afflicteret, ut passim multi publicis in viis atque plateis deficerent, multi etiam ex malis ac noxiis nutrimentis in varias inciderent aegritudines...Mulieres quoque vidimus quae pueris quos lactarent infectis, et se et illos ad mortem deducerent.*

⁵ La meilleure collection des sources laïques sur le *mal francese* pour la fin du XVe - et le début du XVIe siècle - est encore A. CORRADI, *Nuovi documenti per la storia delle malattie veneree in Italia dalla fine del quattrocento alla metà del cinquecento, Annali Universali di Medicina e Chirurgia, CCLXIX, n° 808, 1884, p. 289-386*. Il convient de souligner que seulement une - la chronique de Crémone - sur les cinquante références mentionnées par Corradi indiquait la précoce date de 1495 pour le déclenchement de la maladie en Italie (p. 361) - tandis que les historiens ont traditionnellement situé l'événement en 1493 ; en ce qui concerne le terme *mal francese*, j'ai adopté l'usage en vigueur dans la langue italienne actuelle plutôt qu'une des nombreuses orthographes qui apparaissent dans les sources de l'époque; à titre d'exemples : *male franzoxo, mal francioso, male franzoxe, male franzoso, male*

franzese, mal francezo, mal françofo, mal franzozo, et mal franzoso.

⁶ J. ARRIZABALAGA, "Syphilis", in K.F. KIPLE, ed., *The Cambridge World History of Human Disease*, Cambridge-New York: Cambridge Univ. Press.

⁷ Sur la longue domination de Ferrare par la famille Este, voir : A. FRIZZI, *Memorie per la storia di Ferrara...*, Ferrara, F. Pomatelli, 1791-1809, 5 vols.; L. CHIAPPINI, *Gli Estensi*, Milano : Dall'Oglio, 1967; W.L. GUNDERSHEIMER, *Ferrara, the Style of a Renaissance Despotism*, Princeton Univ. Press, 1973 ; —, (1981) "Este family", "Este, Alfonso I d'", "Este, Ercole d'", "Este, Isabella d'", "Ferrara, War of", in J.R. HALE, éd., *ouv. cité*, n° 2, p. 124-7, 131-3 ; G. PAPAGNO & A. QUONDAM, éd.s., *La corte e lo spazio : Ferrara Estense*, Roma: Bulzoni, 1982, 3 vols.

⁸ *Diario Ferrarese dall'anno 1409 sino al 1502 di autori incerti* (sous la dir. de G. Pardi), in L.A. MURATORI, éd., *Rerum Italicarum Scriptores...*, Città di Castello-Bologna : N. Zanichelli, 1928-1933, vol. XXIV, part 7 (DFA, par la suite); B. ZAMBOTTI, *Diario ferrarese dall'anno 1476 sino al 1504 di...*, (sous la dir. de G. Pardi), in L.A. MURATORI, *ouv. cité*, 1934-1937, vol. XXIV, part 7 (en appendice) (DFZ par la suite).

⁹ D'octobre 1495 et par la suite, Bernardino Zambotti vit à Mantoue, où grâce à l'intervention de son cousin Zaccaria Zambotti auprès du marquis de Mantoue Francesco Gonzaga, il a été nommé juge d'appel (cf. DFZ, p. 254). Pour plus d'informations sur l'auteur de cette chronique et sa famille, voir l'introduction de Giuseppe Pardi dans son édition du texte (DFZ, p. III-XXXVI, notamment les pp. III-XIX).

¹⁰ Sur l'identité possible de cet auteur anonyme ou des auteurs du DFA, voir l'introduction de Giuseppe Pardi à l'édition de cette chronique (DFA pp. III-XIX).

¹¹ ASM, ASE, Camera Ducale Estense, Mandati, Registro 36, fol 163r : *M^o. Joanni lusti chirurgico libras quatuor marchenas, pro eiusdem mercede curandi et liberandi infirmitate francigene*". Bien que daté par erreur du 16 octobre 1496, ce document est cité par C. FOUCARD, *Documenti storici spettanti alla medicina, Chirurgia, Farmaceutica conservati nell' Archivio di Stato in Modena*, Modena : Tip. sociale, 1885, p. 84.

¹² A. CORRADI, *ouv. cité*, n. 5, p. 347 : "... principio in Ferrara el mal francioso"

¹³ DFZ, p. 267 : "(1496) Dexeembre, a dí () El mal franzoze comenzò a descobrirse in molte persone in questa terra e anche per tuta Italia, il quale male pare incurabile, per essere il male de Santo Job; e questo provene per li homini hanno a fare con donne in mona. La mazore parte se ne more e venneno dolgie in le osse, nervi, e brozole grandissime in la persona." Selon S. BATTAGLIA, *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino : UTET, (GDLI par la suite), vol. II, p. 396, (Brozole = pustules, boutons de démangeaison).

¹⁴ GDLI, vol. X, p. 755. Voir également M. DORIA, *Grande dizionario del dialetto triestino storico etimologico fraseologico*, Trieste : éd. il Meridiano", 1987, p. 384-5.

¹⁵ J.A. BRUNDAGE, *Law, Sex, and Christian Society in Medieval Europe*, Chicago-London: Chicago Univ. Press, 1987, pp. 6, 167, 212.

¹⁶ Je remercie Jole Agrimi pour cette suggestion.

¹⁷ J. DELANEY, M. J. LUPTON, & E. TOTH, *The Curse. A Cultural History of Menstruation*, 2e éd., Urbana-Chicago : Univ. of Illinois Press, 1988.

¹⁸ Cf. note 14.

¹⁹ Par erreur, Alfonso Corradi a transcrit *donne immonde* ("femmes vulgaires") au lieu de *donne in mona* lorsqu'il édita ce paragraphe il y a cent ans. A. CORRADI, *ouv. cité*, n°5, p. 346-7. Le passage doit être comparé avec ce qui est mentionné en note 13.

²⁰ J. ROSSIAUD, *La prostitution en el Medioevo*, Barcelona : Ariel, 1986, pp. 163-97, 202-5; L.L. OTIS, *Prostitution in Medieval Society. The History of an Urban Institution in Languedoc*, Chicago-London : Chicago Univ. Press, 1985, pp. 25-45, 111-3.

²¹ M.S. MAZZI, "Il mondo della prostituzione nella Firenze tardo medievale", *Ricerche storiche*, 1984, XIV, n°2-3, p. 346-7.

²² ASM, ASE, Cancelleria Ducale, Gride Manoscritte, busta I (1350-1560). Cette grida dont les éléments ont été largement extraits par DFA, fut répétée le jour suivant, lundi 4 avril (DFA, p. 174).

²³ DFA, p. 198 : "*Sabbato, a di 4 Febraro (1497) arrivò in Ferrara monsignore di Bigni franzoso, infermo*

de un certo male chiamato male franzoso, lo quale è che viene dolgie grandissime et bognoni duri per tuta la persona, per modo ch'è grandissimo male et dura uno anno et dui a le persone ; et li medici non ge sano fare covelle a dicto male”.

²⁴ L. STEPHEN & S. LEE, édés., *Dictionary of National Biography*, Oxford : Oxford Univ. Press, 1917, 22 vols. : vol. XIX, p. 72-3.

²⁵ F. GUICCIARDINI, *Storia d'Italia* (sous la dir. de S. Seidel Menchi), Torino : G. Einaudi, 1971, 3 vols. : vol. I, p. 252, 268.

²⁶ L. LANDUCCI, *Diario fiorentino dal 1450 al 1516...*, (sous la dir. de I. del Badia), Firenze, 1883, p. 143; M. SANUTO, *I diari di...*, (sous la dir. de F. STEFANI et al.), Venezia : Impr. F. Visentini, 1879-1903, 58 vols. : vol. I, cols. 485, 567; J. DE BIANCHI, *Cronaca modenese* (sous la dir. de C. Borghi), Parma, 1861, p. 165-6.

²⁷ DFA, p. 199 : “...et in Ferrare è stato grandissima copia de uno male chiamato mal franzoso o male de Sancto Job, a lo qualle male i medici non sano remediare”.

²⁸ *Ibid.*, p. 199-200 : “... lo qualle fu donato a' medici per fare nothomia, perché havea il mal franzoso, per vedere onde procedeva tale infermità...”

²⁹ Zambotti mentionnait qu'une autre autopsie de quelqu'un qui fut exécuté fut pratiquée le 17 décembre 1478 après la permission ducale (DFZ, p. 57).

³⁰ N. LEONICENO, *ouv. cité*, n. 3, signats d3r-d3v.

³¹ DFA, p. 204-5 : “Lo illustre Don Alfonso da Este in questo tempo (autour du 4 novembre 1497) havea il male franzese; et molte et infinite per tutta la Italia. et è uno male inusitato et incognito a medici...”

²¹ *Ibid.* : “... et l'homo che l'habia, l'atacha a la dona per usare con lei; similmente la dona al homo, quando lei l'ha et usi col lhomo; et chi lo astrengesse se ne more”.

³³DFZ, p. 276-7 : “E lo signore don Alphonse suo marito non intervenne per essere infermo gravemente de male franzose e de fevere quartane, talmente che a pena ha faza de homo, tanto hè impiagato de brozole”.

³⁴ M. SANUTO, *ouv. cité*, n.25, vol. II, col. 399 : “Item, don Alfonxo è mal conditionato, à mal franzoso, sta mal di le man è concluso da' medici che a quelle man li ha a venir o lepra o cancharo”. Pour d'autres mentions du mal francese d'Alfonso à la même époque, voir DFZ, p. 214, 219.

³⁵ DFA, p. 219 : “Li illustri Don Alfonso, Don Ferrante, Don Sigismondo, fratelli, et fioli legitimi et naturali del prefacto duca, hanno il male franzoso, che se dice il male de Sancto Job; a lo qualle medici e medicine non li vale... Del quale malle pare che tuto il mondo sia pieno, ut palam dicitur, et sono chi l'ha portato quatro anni che anche non sono liberi.”

³⁶ *Ibid.*, p. 224 (Mercredi 13 mars 1499) Et in quello giorno arivò in Ferrara lo illustre Don Sigismondo, fiolo del prefacto duca, lo quale veniva da Milano, tuto pieno de male franzoso”.

³⁷ *Ibid.*, p. 240 : “Fin décembre 1499) ... Et Don Sigismondo, infermo del male franzoso...”

³⁸ A. CORRADI, *ouv. cité*, n.5, p. 332 : “ad ciroicondum pluries et varios morbos, et maxime morbum eorum qui sunt infecti a partibus inferioribus.”

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ G. BERTONI, *La Biblioteca Estense a la cultura ferrarese ai tempi del duca Ercole I (1471-1505)*, Torino: E. Loescher, 1903, p. 192 : “Humelemente supplica el vostro fidelissimo servitore di quella Zan Giacomo da Padoa medico del mal franzoso habitadore a Ferraria como de lo annno presente fu facto querella...”. D'après Bertoni, ce document se trouve à l'ASM, ASE, Camera Ducale Estense, Mandati, 1505, fol. 38v. Malheureusement, il ne m'a pas été possible de le consulter.

⁴¹ L. MARTINES, *Power and Imagination. City-States in Renaissance Italy*, Harmondsworth: Penguin, 1979, p. 387-415.

⁴²DFZ, p. 232-3.

⁴³ A ce sujet, voir L. CHIAPPINI, *ouv. cité* n. 7, p. 183-9 ; W.L. WUNDERSHEIMER, *ouv. cité* n. 7, p. 225-7.

Jon ARRIZABALAGA est chercheur en Histoire des Sciences, membre du Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, Institución Milá y Fontanals (Barcelone).